

Presque à chaque arrêt du train, on leur distribuait du vin, du café, etc... A l'arrêt d'une ville assez importante, dont je ne me rappelle plus le nom, les dames de la Croix-Rouge distribuèrent du cacao aux soldats blessés et à ceux qui nous accompagnaient. Elles en distribuèrent aussi à plusieurs d'entre nous. Un gros sergent qui se trouvait sur le quai, voyant ce geste humanitaire, se fâcha et commença à rouspéter en déclarant qu'il ne donnait pas d'argent à la Croix-Rouge pour qu'une pareille canaille reçoive quelque chose ! A la fin, les dames l'emportèrent et distribuèrent à chacun d'entre nous une tasse de cacao. C'était la première fois qu'on avait quelque chose de chaud dans l'estomac ce jour-là. Que ces dames soient encore remerciées aujourd'hui de ce geste chrétien et humain !

Mais malheureusement cette bonté ne se montrait pas partout, loin de là. Dans un autre stationnement, une femme distribuait du café aux blessés et aux soldats de nos compartiments. Il n'y avait rien pour nous. Comme la chaleur était intolérable et que j'avais grand soif, je priai cette femme de me donner un verre d'eau, pour l'amour de Dieu. La mégère commença à m'injurier et à m'insulter en ajoutant qu'elle ne croyait pas en Dieu, mais que nous aurions déjà ce que nous méritions, qu'elle ne comprenait pas comment notre mère nous avait élevés, qu'elle était une mère française, etc... Mais elle ne nous donna pas d'eau. Était-elle hystérique ou folle ? Nous avons eu en effet ce que nous méritions, nous sommes redevenus français, mais pas par la grâce de telles femmes !

L'Hôtel de Bourgogne à Paray-le-Monial

Enfin, à minuit, nous arrivâmes à notre destination qui était Paray-le-Monial. Il paraît que c'est un célèbre lieu de pèlerinage, nous n'en avons rien vu. On nous logea dans l'écurie de l'Hôtel de Bourgogne, à proximité de la gare. Cette écurie ne contenait que de la paille humide, un baquet pour nos besoins et un autre bassin en cuivre contenant de l'eau pour boire. On ne nous donna rien à manger. Plus tard, nous apprîmes que d'autres prisonniers civils avaient déjà séjourné dans l'écurie et que le bassin en cuivre leur servait de W.C. !

Très fatigués et bien déprimés, nous nous couchâmes sur la paille humide et je ne tardai pas à m'endormir. Le lendemain matin (samedi 29) on nous donna un peu de café noir. Plus tard, nous touchâmes du pain et une boîte de conserve de viande par tête, cela devait représenter nos repas de midi et du soir ! Plusieurs camarades trouvèrent moyen de se faire acheter du vin, je ne me rappelle plus comment ils s'y prirent, mais j'ai encore souvenance qu'un camarade remit à un type de la ville une pièce en or et que le type ne revint ni avec la marchandise ni avec la pièce d'or.

Le dimanche 30, après avoir passé toute la journée et la deuxième nuit sur le fumier de l'écurie sans pouvoir se mouvoir, on nous remit à nouveau du pain et une boîte de conserves de viande pour la journée. Vers 10 heures, on nous conduisit à la gare, accompagnés d'une foule hurlante et menaçante. A la gare, on nous fit monter tous les 52 dans un wagon à bestiaux qui, régulièrement, ne devait recevoir que 40 hommes. Ce wagon contenait quelques bancs. Dès que nous fûmes entrés, on ferma la porte de l'extérieur ; il n'y avait plus de sentinelles avec nous ; c'était une véritable prison roulante. Nous n'avions presque pas d'air. La chaleur était terrible et étouffante, mais on avait oublié (?) de mettre de l'eau à notre disposition ! Nul baquet non plus pur nos besoins. Où allait-on nous conduire ?

L'accueil de Moulins

A midi, nous arrivâmes à Moulins (Allier), où nous devons rester jusqu'à 6 heures du soir. Notre wagon avait été garé près de la gare de marchandises. Nous étions exposés à la plus grande chaleur, le soleil tapait dur sur le toit en bois goudronné de notre wagon. (...)

Dans le courant de l'après-midi, un train de soldats s'arrêta tout près de notre wagon. C'étaient des Bat d'Af (régiment disciplinaire d'Afrique) comme nous l'apprîmes par la suite. Notre wagon portait, comme nous le sûmes plus tard, en grosses lettres à la craie les mots : « Pillards ». Quand les Bat d'Af aperçurent cette inscription, ils se jetèrent en masse et en fureur sur notre wagon. Les expressions courantes : « Espions, pillards, traîtres, cochons, salauds, etc... » pleuvaient sur nous. Ils exprimèrent aussi leur intention de répandre du pétrole sur le wagon et de l'incendier ou de le renverser. Ils auraient aussi exécuté cette menace, si quelques-uns d'entre nous n'étaient pas arrivés jusqu'aux lucarnes pour nous examiner et nous questionner. Ils nous demandèrent de quel pays nous étions. Nous leur dîmes que nous étions des Alsaciens-Lorrains et l'un d'eux se mit à parler en dialecte alsacien et nous raconta qu'il était de « Bouckenom » (Sarre-Union). Des camarades lui répondirent en alsacien. Le soldat s'adressa à ses camarades, leur dit que nous étions de son pays et les invita à nous laisser tranquilles. Ils crièrent : « Vive l'Alsace-Lorraine ! » Plusieurs montèrent jusqu'aux lucarnes et nous donnèrent la main. Nous avons été tellement saisis de cet incident qu'aucun de nous ne pensa à demander de l'eau aux soldats. Tout à coup, leur train se remit en marche. Ils coururent pour rattraper leur train ; ils y montèrent même jusque sur les toits. Malheureusement, avant de s'éloigner, ils avaient fermé les quatre lucarnes de notre wagon, de sorte que nous n'avions plus ni lumière ni air suffisants. Aucun d'eux n'avait pensé à nous offrir à boire ! Ce n'est que plus tard que les lucarnes nous furent à nouveau ouvertes de l'extérieur.

Prisonniers en Auvergne

Enfin, vers 8 heures, notre wagon fut accroché à un train et nous repartîmes. personne ne pouvait dormir, quelques-uns étaient assis ou couchés sur le plancher, d'autres étaient assis sur les bancs A minuit, on s'arrêta dans une gare de triage. Malgré l'heure annoncée, il y avait des curieux qui nous attendaient et qui, sur notre demande, nous apprirent que nous étions à Clermont-Ferrand. A notre prière, ils allèrent nous chercher quelques litres d'eau fraîche ; comme récompense, ils nous

demandèrent de l'argent allemand. C'est de grand cœur que nous leur donnâmes quelques *groschen* et des *pfennigs* (pièces de monnaie valant respectivement 2 sous ½ et ¼ de sou).

Un peu plus tard, un employé de chemin de fer eut pitié de nous et nous ouvrit la porte du wagon - de notre prison - pour pouvoir aller satisfaire nos besoins et nous dégourdir les jambes. Ensuite, il fallut remonter dans le wagon qui fut de nouveau fermé de l'extérieur. Entre-temps, l'air du wagon avait été renouvelé, ce n'était pas de trop avec les excréments qu'il contenait ! Nous apprîmes toutefois que nous aurions dû arriver à Clermont vers 8 heures du soir, mais que, du fait du retard de 4 heures, les soldats qui devaient nous escorter étaient repartis à la caserne et qu'ils ne reviendraient qu'au petit jour. Il nous fallut donc prendre patience dans notre wagon. Chacun s'arrangea de son mieux pour passer la nuit, mais peu d'entre nous purent fermer les yeux. Faute de boisson, nous n'avions pas pu manger tout notre pain et nos conserves. Mais personne n'avait faim.

Enfin, à la pointe du jour, de la cavalerie et des gendarmes, commandés par un commandant de gendarmerie, arrivèrent à la gare. On ouvrit notre prison, on nous fit sortir et nous aligner en rangs. Puis on nous dirigea vers la ville. Je crois qu'il y avait des gens qui avaient attendu notre débarquement pendant toute la nuit, car malgré l'heure matinale (il pouvait en ce moment être 5 heures) il y avait déjà un grand rassemblement devant la gare. Naturellement, les insultes et les malédictions crapuleuses du peuple ne nous furent pas épargnées. Mais le commandant de gendarmerie qui conduisait le convoi déclara à la meute hurlante qu'elle devait avoir honte de se conduire et de nous insulter de la sorte, que si elle possédait vraiment du patriotisme, elle ferait mieux d'aller à la frontière et de combattre et de s'opposer à l'ennemi.

La prison de Clermont-Ferrand

Après que la foule se fût apaisée sur la harangue du commandant, on nous conduisit à la prison militaire, où on nous logea dans une chapelle désaffectée qui était remplie de paille, après nous avoir enlevé nos bagages. On prit aussi les couteaux à ceux qui jusque là avaient eu le bonheur de pouvoir les conserver (les couteaux avaient été rendus à leurs propriétaires quand nous nous avons quitté la maison d'arrêt d'Epinal). La chapelle où on nous enferma était une salle assez vaste, on ne pouvait comprendre sa destination que par une balustrade en bois qui avait dû servir de banc de communion et séparait la salle en deux parties.

Enfin, nous pûmes nous étendre convenablement sur de la paille fraîche et reposer nos membres bien fatigués. Toutefois, cela ne dura pas longtemps, car bientôt on nous fit descendre dans une cour où nous pûmes nous laver et faire un peu de toilette, ce qui ne nous était pas arrivé depuis que nous avons quitté Epinal (trois jours). Nos pûmes laver sommairement nos mouchoirs et cols, etc... Un peu plus tard, on nous conduisit par groupes dans une grande cour. Au milieu de celle-ci, un capitaine de gendarmerie était assis à une table et remplissait des feuilles matricules pour chacun de nous. Il me demanda si j'étais marié. Comme j'avais répondu affirmativement, il me demanda : « Avec une immigrée ? » (c'est-à-dire une Allemande). Quand je lui eus dit que j'étais marié à une Lorraine, il s'étonna et me demanda pourquoi j'avais été emmené. « Comme otage, par un commandant de gendarmerie », fut ma réponse. Cela provoqua à nouveau son étonnement. (...)

Sur ma feuille matricule, je remarquai que le commandant inscrivit enfin : « Non suspect ».

On nous fit remonter dans la chapelle. A 11 heures, on nous apporta le rata. Les gamelles étaient propres et le manger - des petits pois, des pommes de terre et d'autres légumes - était bien préparé et cuit à point. C'est la première fois depuis le 20 août - nous étions le 31, il y avait donc déjà 11 jours qu'on nous trimbalait, sous les étiquettes les plus diverses, d'un endroit à un autre - que le manger ne me répugnait pas en captivité. Je mangeai donc de bon appétit, mais la gamelle étant pleine, je ne pus pas tout prendre. Le soir aussi, le manger fut bon.

Une chose qui nous écœura fut les W.C. Pour nos besoins, on avait mis dans la chapelle un baquet en zinc, d'une hauteur d'environ un mètre. Chacun qui était obligé d'y aller, devait faire ses besoins devant tous ses camarades.

Vers 2 heures du matin - on était le 1^{er} septembre - on nous réveilla et on nous fit descendre dans la cour, où on nous remit es bagages enlevés la veille. On nous adjoignit des femmes, puis on nous compta et on quitta la prison militaire sans avoir reçu quoi que ce soit à manger. Dans la rue, des voitures à échelles nous attendaient. On nous fit monter et on se mit en route, accompagnés d'un adjudant de gendarmerie et de plusieurs gendarmes. Quand notre route commença à monter, on nous fit descendre des voitures à l'exception des femmes et de plusieurs vieillards, dont le papa Degrelle de Haut-Clocher. Il fallut continuer à pied la route qui montait toujours. Quand on traversait des villages, c'était toujours la même chose, la foule s'assemblait et les insultes pleuvaient sur nous. C'est ce qui arriva entre autres à Chamallières.

RÉCIT D'UN INSTITUTEUR DE LORRAINE, ÉVACUÉ EN AOÛT 1914

34 MOIS OTAGE EN FRANCE ET EN SUISSE

Récit de Theodor Hommes, instituteur à Hermelange, village de Lorraine annexée

Le texte original a été écrit en allemand : « AUS EINER 34MONATIGEN GEFANGENZEIT - VON EINEM ALS GEISEL VERSCHLEPPTEN LOTHRINGISCHEN LEHRER ERZÄHLT »

Le 18 août 1914, à 1 h de l'après-midi, l'instituteur de Hermelange Théo Hommes est arrêté par deux gendarmes français. Il est emmené à Nitting, puis à Barville-Bas, à Voyer, ensuite à Niderhoff, avant de passer la frontière franco-allemande et d'être mis en prison à Baccarat, le 21 août au soir.

La prison de Baccarat

A la tombée de la nuit, une brise fraîche nous fit l'effet d'une agréable caresse. Tout autour de nous, on apercevait les tranchées d'une position de combat. Derrière un rideau d'arbres se profilait Baccarat, inoubliable souvenir après son abominable accueil. Des gens sortent en hâte des maisons ; leur chahut, leur insolence ne sont pas une nouveauté. Notre chef d'escorte leur dit à plusieurs reprises que nous sommes des Alsaciens-Lorrains innocents, et leur demande de ne pas nous importuner. Il obtient un résultat inattendu : il doit se protéger contre des coups de bâton et encaisser des injures parce qu'il prétend protéger des Boches. « A mort ! Tuez-les ! Ce sont des espions ! », hurle la populace en délire. Des soldats font semblant de nous attaquer à la baïonnette. Quand j'y pense aujourd'hui, je m'étonne encore que notre escorte ait réussi à contenir cette émeute. Cependant, quelques voyous se sont glissés entre les chevaux pour nous atteindre et, dans ce désordre, il ne nous fallut pas moins de dix minutes pour atteindre la porte de la prison. Et c'est avec soulagement que je l'aperçus enfin. Mais des centaines de manifestants nous y avaient devancés pour nous faire un mauvais sort. Heureusement, nous fûmes bientôt soustraits à leur vue. La liste de leurs tristes savoir-faire est éloquente : jets de pierres, crachats, injures de toute sorte (pillards, vaches, capout, bandits, crapules, fumiers, etc.) et j'en oublie. Je m'en tirai avec quelques heurts et bosses. Enfin, nous voilà en prison ... Ouf ! à l'abri. »

Ce qui était le plus répugnant, c'était la saleté sur nos visages et nos vêtements ... et pas d'eau pour nous débarbouiller. Dehors, il y avait toujours cette canaille, gens de tous âges et de toutes conditions. Quel Français aurait pu intervenir pour nous, les « bandits » ? Dans la prison, je fus le témoin d'une bien vilaine scène. Comme on le sait, le docteur Gerich et son ami Thomas portaient des blouses blanches. Or, la Croix-Rouge n'était pas un symbole de charité, non. La presse française l'avait stigmatisée comme un emblème de « coupe-jarrets ». En route, on entendait parfois des réflexions naïves des badauds. Tantôt ils les prenaient pour des prêtres, tantôt pour des moines ou encore pour des sculpteurs. Les plus malins croyaient voir en eux des officiers déguisés ! Les geôliers, par contre, reconnurent tout de suite des gens de la Croix-Rouge. Un individu, une grande perche, se rua sur les deux hommes attachés l'un à l'autre, les rouant de coups de poing et de pied. Sous la brutalité de l'attaque, tous les deux s'écroulèrent. Mon cœur galopait dans ma poitrine en les voyant étendus là, sur le pavé de la cour. Épuisé, vociférant de terribles injures, la brute se détournait finalement de ses victimes. Les deux messieurs étaient défigurés de manière à ne plus être reconnaissables.*

** Hans Gerich était médecin à l'asile d'aliénés de Lorquin depuis 1913. Félicien Thomas, candidat notaire à Lorquin, accompagnait son ami Gerich en tant qu'interprète. Tous deux portaient sur leurs blouses blanches des brassards de la Croix-Rouge. Autres personnes composant à ce moment le groupe d'otages : Adolphe Jacquot, instituteur à Voyer, avec son épouse et ses deux filles de 9 et 10 ans ; Mademoiselle Boulanger, institutrice à Voyer ; le garde-forestier Franz, d'Abreschviller ; un autre garde-forestier, Tiedemann (68 ans), retraité, ancien maire d'Abreschviller ; deux ouvriers, l'un de Hartzviller, l'autre de Plaine-de-Walsch. Et « deux hommes aux cheveux grisonnants originaires, l'un du Wurtemberg, l'autre de Hambourg », ainsi que les décrit Théo Hommes.*

Maintenant on nous emmena dans un bureau de police où l'on nous prit tout ce que nous portions dans les poches. A cette occasion l'un de ces hommes de culture découvrit un chapelet. Ricanant il le souleva en s'écriant : « Merde, on vous donnera d'autres. » Alors le scélérat déjà mentionné entra dans la pièce et maltraita de nouveau M. Thomas. La tête baissée, se protégeant le visage avec des mains et des bras, M. Tiedemann se dressait devant lui, tandis que le satan en uniforme, la carabine levée, s'apprêtait à le frapper de la crosse. Mon excitation me priva de toute raison. Mais je m'étais interposé. Un gendarme essaya de calmer son collègue sauvage. Le coup qui devait achever M. Tiedemann ne fut, Dieu soit loué, pas exécuté. Tous les autres gendarmes avaient silencieusement regardé cet incident. Nous étions sans défense. Ensuite on nous enferma dans une étroite cellule où étaient déjà couchés quelques soldats allemands. Les deux maltraités furent emmenés dans des cellules individuelles. Suite à de longues supplications, on nous donna un peu d'eau. Ce jour-là, on n'a rien eu à manger. La pièce était hermétiquement fermée. Épuisés, nous tombâmes sur le sol et, dans un demi-sommeil excité, attendîmes le matin suivant. A côté de moi, M. Tiedemann, le septuagénaire qui avait de nouveau parcouru à pied les derniers kilomètres, gémissait.

Le matin du 22 août, vers 7 h, on nous apporta de la viande en boîte et du pain. Ensuite on nous emmena dans la cour. Maintenant nos tortionnaires nous apportèrent les « chapelets » promis. Messieurs Tiedemann, le docteur Gerich et l'assesseur Thomas étaient mis ensemble. Chacun devait donner une main. Maintenant trois mains de trois personnes différentes furent enchaînées avec une chaîne. Puis, on fit positionner M. Jacquot, M. Franz, les deux ouvriers et moi-même, l'un à côté de l'autre. Quatre de ces derniers étaient déjà enchaînés avec une chaîne. En tant que cinquième j'avais de la chance, dans la mesure où la chaîne qui liait mes quatre camarades n'était plus assez longue pour moi. Quatre mains de différentes personnes étaient donc réunies pour former un faisceau. A l'aide d'une deuxième chaîne, fixée à ma main gauche, on m'attacha aux quatre autres. Dieu soit loué, ma main ne fut pas directement liée aux autres. Ainsi je pouvais encore la bouger un peu. Alors, un particulier (le maire de Baccarat, à ce qu'on disait), le revolver en main droite, apparut sur le seuil du bureau de police et dit : « Si j'avais été ici, hier soir, j'aurais tué tout le monde. » Il exprima la brutalité de ses sentiments dans d'impies jurons et des malédictions.

Devant la porte d'entrée ronflait l'automobile qui devait nous accueillir. La populace en attente et fredonnant avait, elle aussi, investi l'esplanade. La veille, le tumulte devant la prison ne s'était calmé que peu à peu. Pendant longtemps on entendait résonner des coups contre la porte, et des voix criardes réclamant notre extradition. On ouvrit le portail. Immédiatement, les cris et vociférations bien connus se firent entendre. Que l'on imagine maintenant comment nous, un groupe de personnes agglutinées les unes contre les autres, nous avançons vers l'automobile pour nous glisser dedans, par la porte d'un mètre de large. J'étais le dernier à trouver protection dans l'automobile, c'est donc moi qui reçus le plus de coups. Encore sur le marchepied, j'essayai un coup derrière l'oreille gauche, et le bourdonnement me poursuivit pendant des semaines.

Dans le véhicule, nous étions assis sur deux bancs, sous la surveillance de deux gendarmes. Le caisson était équipé de fenêtres en verre. Pendant le trajet vers Epinal, l'un des gendarmes tenta de se rendre inoubliable. D'abord, il demanda à M. Tiedemann de crier « Vive la France ! » [en français dans le texte]. Nous connaissons déjà l'état mental du vieux monsieur. Comme le bon vieillard n'obéit pas, le gendarme lui donna un coup de crosse dans le visage. De la même manière, le scélérat maltraita aussi le forestier F. Ensuite l'un des ouvriers de Hohwalsch [Plaine-de-Walsch] (...) fut l'objet de son honteux passe-temps. L'homme portait une moustache particulièrement prononcée. Le gendarme prit la moitié gauche de la moustache du malheureux et arracha à l'homme sans défense toute la pointe et, rempli d'une joie diabolique présenta la touffe de poils devant les yeux du torturé. « Et toi, jeune criminel ! » [en français dans le texte], m'aborda la bête française et me saisit par les cheveux en secouant ma tête qui, après tous les coups reçus, me faisait déjà très mal. Je voulus dire quelques mots pour ma défense. Mais avec « Cochon, tais ta gueule ! » [en français dans le texte] il me condamna au silence. Le docteur Gerich dut, lui aussi, subir sur son propre corps la brutalité de ce sauvage. (...) Combien j'étais heureux quand, après un trajet de trois heures, arrivés à Epinal, nous pûmes quitter le véhicule et fûmes libérés des griffes de cette brute.

A Epinal (le 22 août)

A Epinal, notre débarquement passa à peu près inaperçu. Sur le chemin de la prison, pas de manifestations. Il y avait également un transport d'une centaine de prévenus militaires. Quel allait être leur sort ? A 10 heures du matin, nous nous trouvions incarcérés, 60 otages en tout. A mon grand étonnement, des soldats français circulaient parmi nous : ils devaient passer devant le conseil de guerre pour divers délits. Il y en avait un qui était accusé d'avoir tué un prisonnier allemand. (...)

Prisonnier à Epinal, j'eus l'occasion et le temps de me reposer des fatigues de mon premier voyage en « voiture cellulaire ». J'eus le grand plaisir d'y rencontrer H. Lacroix, employé des PTT, avec qui j'avais passé cinq années d'études à Phalsbourg et dont j'enviais la valise remplie d'objets de piété. Il prenait grand soin de sa tenue et avait l'air d'un Européen perdu au milieu des sauvages. Nous étions tous privés de l'indispensable.

A Epinal, je pus me procurer une nouvelle casquette, un essuie-mains et un morceau de savon grâce à la bonne volonté d'un gardien. Certains détenus possédaient de l'argent français et on s'entraidait fraternellement. Nos journées s'écoulaient, monotones, dans une halle dallée nue, sans tables, chaises ou bancs. Une lucarne grillagée assurait une médiocre aération, de sorte qu'une puanteur de tinette nous rappelait toujours l'âcre relent de nos gîtes antérieurs. Matin et soir, « récréation » de 10 minutes dans la cour, où nous profitions de l'aubaine de pouvoir nous laver le visage et les mains dans un jet d'eau. Mais c'était aussi le moment où s'exécutait l'indispensable corvée des cuves de W.C.

Nous passions la nuit au premier, sur la paille, tellement serrés les uns contre les autres qu'il était pratiquement impossible de bouger. Les tinettes étaient constamment utilisées dans un va-et-vient bruyant. L'estomac ne digérait rien, pour la simple raison qu'il n'avait rien, ou pas grand-chose, à faire. Notre alimentation consistait, le matin, en un huitième de litre de café, à 11 heures en une maigre ration de soupe malpropre dans une gamelle crasseuse. Un jour, j'y ai trouvé un bout de gosier garni d'une touffe d'herbe et il me fallut du courage pour avaler cette mangeaille sans cuiller ni fourchette. Nous avions tous, en permanence, un faim dévorante. L'eau nous était distribuée dans de vieux récipients répugnants à raison d'un quart par tête.

Le canon grondait au loin ... J'avais dans ma poche huit cartes postales gagnées au jeu avant mon arrestation. Coupées en quatre, elles devinrent un jeu de 32 cartes avec lesquelles nous pûmes jouer au skat [jeu de cartes très populaire en Allemagne, comme la belote en France] et que j'ai gardées jusqu'à aujourd'hui. (...)

Exode vers la « Terre promise »

28 août. A 1 heure du matin, encadrés par des soldats, en route pour la gare d'Epinal. Rapide embarquement dans des wagons de 3^e classe sans toilettes. Autorisation de descendre aux arrêts, mais tout doit se passer sur le ballast ; situations gênantes, pénibles. Inscriptions sur les wagons : « Espions, boches. » On connaît la litanie. Dans les gares, il y a foule. « Qu'est-ce qu'ils ont bien pu faire ? » Lors d'un arrêt, deux demoiselles, des sœurs, me prennent pour leur cousin. Chose curieuse, je m'appelle comme lui, Théodore. C'étaient des prisonnières allemandes.

A Gray, la foule était de nouveau excitée et grossière. Un convoyeur assis en face de moi me dit : « En Allemagne, on croyait que les Français ne feraient pas la guerre, qu'ils se révolteraient. Voyez maintenant ce

patriotisme. » Je ne pus m'empêcher de sourire, malgré ma piètre situation. Je dois admettre que notre escorte fut assez correcte ce jour-là. « Ce sont des suspects », entendait-on dire fréquemment parmi les badauds qui se hissaient à nos fenêtres. Les Français nous prenaient pour des criminels et se comportaient en conséquence. Qui donc les avait renseignés ? (...)

Notre train mit 24 heures pour atteindre Paray-le-Monial où on nous enferma dans une écurie où avaient déjà séjourné les infortunés otages de Thann. L'endroit était dans un état de saleté répugnant : paille souillée, atmosphère confinée, odeur nauséabonde, eau potable douteuse dans des cuves qui avaient servi à un autre usage.*

* En Alsace, dans les secteurs conquis par l'armée française dès le début de la guerre (région de Thann, Masevaux, Saint-Amarin, Dannemarie, Mittlach), des groupes de civils furent emmenés en otages par l'armée française. Lors des batailles de Mulhouse d'août 1914, la prévôté du 7^e corps se livra à Thann à l'arrestation de 103 otages et suspects.

Le matin du 30 août, voyage dominical dans des wagons à bestiaux : 58 hommes entassés dans chaque wagon, dans une atmosphère difficilement supportable. Au bout d'une heure nous étions à Moulins, où il nous fallut attendre huit heures. Malgré nos supplications répétées, on ne nous donna pas une gorgée d'eau, mais on ouvrit quelques lucarnes. Je me trouvais près de l'une d'elles, ce qui constituait à la fois un avantage et un sujet de frustration. Elle se trouvait juste en face d'un poste de ravitaillement des locomotives. L'eau coulait à flots par terre. Était-ce par hasard ou par malice, pour nous narguer et nous torturer ? Et toujours la foule qui criait à tue-tête : « A mort ! A mort ! » [en français dans le texte]. Intentionnellement sans doute aussi, notre rame était arrêtée entre deux rangées de locomotives et le soleil au zénith chauffait le toit de notre prison roulante. Décidément, nous subissions une calamité après l'autre. Le camarade Forfert, du canton de Lorquin, s'évanouit et personne ne daigna s'occuper de lui. Enfin, on nous distribua un peu d'eau. (...)*

* Louis Forfert, facteur retraité, arrêté à Hattigny (à 5 km de Lorquin, près de la frontière franco-allemande) en compagnie de deux cultivateurs, les frères Schwartz et du curé de la paroisse, l'abbé Meyer.

A 5 heures, un long train de troupes s'arrêta en gare. Il y avait des soldats partout, sur les marchepieds et sur les toits. Ils quittèrent le train avant l'arrêt et, agiles comme des singes, escaladèrent notre wagon et essayèrent d'y pénétrer par les ouvertures. Ils nous menaçaient de couteaux, jetaient des pierres et crachaient dans notre direction. Puis ils tentèrent de renverser le wagon, sans y parvenir, Dieu merci. Ils s'y appliquaient des deux côtés à la fois et poussaient dans des directions opposées ! L'un des nôtres, K., capturé à Saales, réussit à les calmer. C'étaient des condamnés en route pour l'Afrique, donc des camarades. Leur train s'était déjà remis en route qu'ils nous serraient encore les mains. La foule était toujours là, nous menaçant en faisant le geste de nous couper le cou. Enfin, à 8 heures, fin de cet intermède d'enfer. Et notre train se remit à cahoter en direction de Clermont-Ferrand.

Les camps auvergnats

Au lever du jour, ce 31 août, nous franchîmes le seuil de la prison de Clermont-Ferrand pour camper dans une vaste salle au plancher recouvert de paille. Là aussi l'air était empesté car une chose n'y faisait pas défaut, le fameux bac sans couvercle indispensable aux intestins fragiles. Il était assiégé sans interruption.

Au cours de l'après-midi, interrogatoire en présence d'un colonel de gendarmerie :

- *Votre nom ? D'où êtes-vous ? Quel âge avez-vous ? Nationalité ? Pourquoi êtes-vous détenu ?*
- *Ah, otage ! Sie kenne au no nuchem Krieg esrchosse wäre* ! » C'est ainsi que ce monsieur galonné m'a consolé dans ma langue maternelle. [En mauvais allemand : Vous pourrez être fusillé encore après la guerre !]*

Le 1^{er} septembre entre 4 et 5 heures du matin, nous quittâmes cette triste ambiance. Des chariots à ridelles nous emmenèrent par les rues de la ville. La vue des « barbares » excitait les habitants à peine réveillés aux fenêtres. Nous longeâmes de grands vergers, de beaux vignobles. La route était en forte pente, un peu comme celle du col de Saverne. Derrière nous, Clermont-Ferrand, 64 000 habitants et 1000 cheminées ...

Soudain, devant nous, surgit le Puy-de-Dôme, 1.465 mètres d'altitude.

*Plus haut, à 800 mètres, nous traversons un hameau et, au-delà, nous apercevons une agglomération de baraques gardées par des « Culottes rouges » [soldats français dont les pantalons étaient de couleur rouge garance] et qui ressemble à un village du centre de l'Afrique. On y distingue des hommes, des femmes et des enfants. Peu après 7 heures, nous arrivons à destination : le Camp du Berger [plus exactement la Fontaine du Berger, au pied du Puy-de-Dôme]. Les occupants sont des Allemands. L'un d'eux m'intéresse particulièrement, il porte un pantalon presque neuf mais des ficelles remplacent ses bretelles et son ceinturon, sa chemise est sale. Il fume une longue *Jakobspfeife* [une pipe de Jacob, objet sculpté] et une barbe hirsute recouvre un visage juvénile. C'est le collègue H., de la vallée de la Bruche. Il me parle de la vilaine scène de Paray-le-Monial.* Je fais également connaissance avec M. Bauer, employé à la poste de Thann.*

* Les bretelles des otages avaient été coupées à Paray-le-Monial, certains pantalons glissant alors sur les chaussures.



Là-haut, dans la solitude, où il fait très chaud le jour et passablement frais la nuit, même les mamans avec leurs nourrissons couchaient sur la paille à même le sol, aux courants d'air, parfois sans langes pour leurs bébés.

Nos nouveaux compagnons de détention avaient été enlevés en partie seulement en Alsace-Lorraine. D'autres s'étaient trouvés en juillet à l'exposition de Lyon. Les femmes de ménage étaient nombreuses. La nourriture était suffisante, mais le couchage pitoyable : sur la paille, sans couvertures. A cette altitude, le sol se couvre de givre dès les premiers jours de septembre. Pour avoir chaud, je me couchais sur le sol et me couvrais de paille. Mais dès le deuxième jour j'allai couper des genêts pour améliorer ma couche.*

* Le *Matin de Paris* rapporte dans son numéro du 27 août 1914 que 800 prisonniers de Thann et de Mulhouse ont été conduits, après leur arrivée à Clermont-Ferrand, dans le camp d'artillerie de la Fontaine du Berger, où on les a logés dans de confortables baraques. Il s'agissait de personnes accusées par les soldats français d'avoir fourni aux Allemands des renseignements sur les positions françaises ; on aurait voulu les empêcher de nuire en les éloignant de l'Alsace.

Une excursion en montagne

Le 4 septembre, quelques collègues et moi-même fûmes autorisés à faire l'escalade du Puy-de-Dôme. Nous nous mîmes en route à 5 heures du matin en compagnie d'un soldat sans arme. Nous atteignîmes le sommet après une ascension de deux heures. Puy-de-Dôme : montagne d'Auvergne, sommet volcanique à 1.465 mètres d'altitude, doté d'un observatoire, accessible par un chemin de fer à crémaillère.(...)

En redescendant à travers cendres et coulées de lave, je mis un brin de bruyère à ma casquette ... pour mon malheur le lendemain. Dans ce camp, nous apprîmes le repli du gouvernement français à Bordeaux. [Le gouvernement et le président de la République quittèrent Paris le 3 septembre pour n'y revenir que le 8 décembre.]

Sous une pluie battante, plusieurs voitures nous emmenèrent à la gare de Clermont où on nous fit embarquer dans un wagon de 3^e classe. Mon cœur se révolte encore à la pensée de ces heures interminables. De la paille répugnante partout, des ordures par terre et sur les bancs, des nuées de mouches, héritage d'un précédent transport de blessés.

Quand le 5 septembre à 6 heures du soir je posai le pied sur un quai de la gare d'Issoire, je respirai l'air libre avec plus d'avidité que jamais. (...)

Issoire : le hangar à canons

Nous marchions en colonne par quatre à travers la ville. La foule nous jetait des pierres et malgré les efforts de notre escorte, nous en subissions les agressions. (...) Et nous voici dans le hangar à canons [d'une caserne d'artillerie en construction] à Issoire. C'est un bâtiment léger de 90 mètres par 30. Le toit de tuiles coniques est séparé des murs par un espace par où pénètrent le vent, la pluie et la neige. Au sol, une dalle de ciment. Dès notre arrivée, nous y étendons de la paille et on nous ordonne de nous coucher sous la menace d'être abattus à la moindre tentative de nous lever. Aussi, les besoins urgents se font-ils sur place.